

De la transmission du Piétain

Autor(en): **Clerc, Max**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali**

Band (Jahr): **55 (1872)**

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-89977>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DE LA TRANSMISSION DU PIÉTAIN

(Surlangue, fièvre aphteuse ou cocotte)

A L'ESPÈCE HUMAINE,

par M. le **D^r Max. CLERC.**

Communication faite à la Section de médecine

le 20 Août 1872.

Le piétain ou surlangue s'étant déclaré d'une manière endémique, ces dernières années, dans le canton de Fribourg comme dans le reste de la Suisse et le centre de l'Europe, il nous a été donné d'observer souvent son développement, sa marche, ses différentes formes, ainsi que sa transmission, non-seulement aux animaux de race bovine, mais encore à l'espèce humaine. Les moyens de cette transmission furent le contact immédiat, le contact médiat, peut-être même l'infection.

C'est dire que la fièvre aphteuse est contagieuse pour l'homme, qui peut la recevoir des animaux, et c'est émettre une thèse nouvelle qui n'a pas encore été traitée par les auteurs, du moins à ma connaissance. Ce n'est point là prétendre que tout homme en contact avec du bétail atteint par l'épizootie doive nécessaire-

ment être contaminé. A cette maladie, comme à toute autre, il faut, pour son développement, un terrain apte à recevoir sa semence, c'est-à-dire une prédisposition particulière qui n'est appréciable qu'à *posteriori*. Heureusement que ce mauvais sort n'est réservé qu'au petit nombre.

Cette thèse n'est point établie à *priori* par analogie, mais elle est basée sur des observations nombreuses faites par des hommes de l'art, sans idées préconçues.

Elle repose aussi sur l'opinion généralement admise par cette classe du peuple qui n'est pas dépourvue de sa part de gros bon sens et de jugement droit.

Arrivons aux faits :

Il y a deux ans que j'avais annoncé à la Société fribourgeoise de médecine, dans une de ses séances, que j'avais observé chez des hommes occupés à soigner le bétail atteint de surlangue, différents cas d'une stomatite analogue à celle des vaches atteintes de cette maladie, et parfois accompagnée d'une sensibilité anormale des ongles. Ils présentaient des aphthes dans la bouche, avec salivation et sécrétion abondante de mucosités.

Dernièrement, M. le D^r Glasson, à Bulle, m'a déclaré que plusieurs cas semblables s'étaient présentés dans sa longue pratique, lorsque la surlangue régnait dans la contrée, sans qu'il eût conçu des idées bien arrêtées sur la nature et l'origine de cette affection.

M. le D^r Delley, à Châtel-St-Denis, m'a pareillement affirmé que, pendant que l'épizootie régnait dans la contrée, il avait observé plusieurs cas d'affection aphteuse, aussi avec sécrétion muqueuse abondante.

Il m'a été annoncé qu'un jeune médecin, le D^r Gmür, trop tôt enlevé à la science, a présenté, l'une de ces dernières années, à la société vaudoise de médecine,

deux observations bien faites de la maladie en question transmise à l'homme.

Un voisin, digne de foi, m'a affirmé qu'après avoir pansé son bétail atteint par l'épizootie, il avait bavé considérablement, et qu'il avait souffert des ongles des mains et des pieds, dont les matrices étaient devenues rouges, enflammées et très-douloureuses pendant une dizaine de jours. Il en a si bien conservé le souvenir qu'il fait le narré de sa maladie à qui veut l'entendre.

Dans un village voisin, un observateur, également digne de foi, m'a assuré qu'il avait vu plusieurs personnes de sa connaissance atteintes de la même affection et dans des circonstances semblables : il ne doutait nullement qu'elles n'eussent eu la maladie du bétail, vu l'identité des symptômes.

Tout récemment encore, mon fils, docteur en médecine, a traité par consultation une dizaine de personnes de Marsens qui avaient bavé comme les vaches ; la majeure partie des habitants de ce village a été prise de la même affection qu'ils considérèrent, sans l'ombre de doute, comme étant la maladie du bétail.

Il paraîtra peut-être surprenant que le simple agriculteur ait plus souvent constaté la surlangue chez l'homme que les hommes de l'art, et qu'il ait même, par analogie, porté le premier le diagnostic de cette nouvelle maladie introduite dans l'espèce humaine.

On reviendra de son étonnement quand on considérera que le campagnard étant ordinairement en contact avec son bétail, en analyse les symptômes et se trouve à même de reconnaître l'analogie de l'affection dont nous parlons, avec celle qui se déclare chez l'homme. Cette analogie est telle que le diagnostic se pose de soi-même, et, pardonnez-moi l'expression, saute aux yeux du moins clairvoyant.

En général, les gens de la campagne, se trouvant atteints d'une maladie qu'ils savent être bénigne et qui guérit spontanément moyennant une hygiène convenable, ont d'autant moins recours au médecin, que souvent ils ne le consultent pas même dans les affections graves, si ce n'est lorsqu'il est trop tard.

Telle est la raison pour laquelle un grand nombre de cas de surlangue chez l'homme ont guéri spontanément dans le secret de la maison, sans arriver à l'observation médicale.

Je ne dois pas préteriter ici une considération qui servira à expliquer l'observation suivante : le piétain ou surlangue étant déclaré chez la vache, plus la bouche est prise, moins les pieds sont souffrants, et vice-versa. Mais la bouche et les pieds sont simultanément affectés à des degrés différents. Chez l'homme, le plus souvent la bouche seule est prise; mais, si les ongles sont affectés, la bouche l'est presque toujours plus ou moins.

Il en a été ainsi chez une fille de 21 ans, à tempérament sanguin, bien réglée, que mon fils a soignée cet été. Il se réservait l'honneur de présenter lui-même cette observation, si sa santé le lui avait permis. Ce ne fut que lorsque l'affection datait déjà d'une dizaine de jours, et qu'elle était probablement à son apogée, qu'on réclama les secours de l'art.

La bouche était peu prise; cependant la malade bavait, mais la matrice des ongles des mains et des pieds était blanchâtre, tuméfiée, douloureuse; il en sortait un liquide d'un blanc terne, onctueux, très-fétide; la même sanie était sécrétée dans l'interstice des doigts. Lorsque ce liquide, une fois coagulé, se détachait spontanément ou artificiellement, on voyait au-dessous une ulcération douloureuse, peu profonde, à fond d'un rouge terne; des lotions et des applications de com-

presses étaient nécessaires pour empêcher l'agglutination des doigts entre eux.

Les douleurs étaient tellement vives chez cette malade qu'on était obligé de la transporter, comme un enfant, d'un lit à l'autre, vu qu'elle ne pouvait reposer sur ses pieds.

Cependant l'état général n'offrait rien d'alarmant; l'appétit était diminué, le pouls offrait un léger mouvement fébrile dont les souffrances pouvaient réclamer une bonne part.

Des lotions réitérées d'une solution d'acide phénique et l'usage à l'intérieur de la liqueur de Fowler améliorèrent aussitôt les symptômes, mais la guérison ne fut complète qu'après un traitement de 18 à 20 jours, de manière que la maladie dura en tout environ un mois.

On se rendra facilement raison de l'embarras d'un jeune praticien lorsqu'il se trouve, pour la première fois, en présence d'une affection aussi insolite et non décrite par les auteurs. De prime abord, son diagnostic fut incertain, mais il fut bientôt mis sur la voie par le père de la malade, qui, d'emblée et sans hésitation, déclara que sa fille avait la maladie du bétail, tant la ressemblance était frappante. Le médecin n'hésita pas à partager aussitôt cette manière de voir.

Une considération, qu'il n'est pas sans importance de mentionner ici, c'est que cette fille n'avait pas été en contact avec du bétail, que l'épizootie ne régnait pas dans les étables de la maison, mais bien dans le village.

Si cette déclaration était franche et non sujette à contestation, on serait tenté de croire à une infection par l'air, ce que l'observation a prouvé être arrivé assez souvent chez le bétail. Mais une autre explication offre plus de vraisemblance. Il n'a pas été constaté que l'un ou l'autre membre de la famille n'ait pas été en

contact avec du bétail malade dans quelque étable du village, ni qu'aucun voisin dans les mêmes conditions n'ait rendu visite à cette fille selon les usages du pays. Or, comme il est prouvé par des observations nombreuses que les vêtements ou quelques parties du corps lavées avec peu de soin peuvent servir de véhicule de la contagion, au point que quelques paysans redoutent l'arrivée du vétérinaire appelé pour une autre maladie, comme pouvant transporter la surlangue dans leur étable, il est possible que cette fille ait reçu sa maladie médiatement par l'entremise d'un tiers, et par conséquent toute idée d'infection par l'air peut être rejetée pour le moment, jusqu'à preuve évidente du contraire.

Quoique l'anatomie comparée nous fasse connaître une grande différence entre l'organisation — et surtout la forme du tube digestif — de l'homme et celle des ruminants et des animaux à pieds fourchus, l'observation nous apprend que malgré cette différence, certaines maladies contagieuses peuvent se transmettre des uns aux autres. Je citerai en premier lieu le vaccin, dont l'origine et le mode de communication sont connus de tout le monde. Chacun sait qu'on peut le transmettre du pis de la vache à l'homme et réciproquement de l'homme à la vache.

Je citerai en second lieu les dartres si communes chez les veaux. Pas plus tard que l'hiver dernier, j'ai soigné notre domestique qui en avait gagné de bien caractérisées aux mains et aux avant-bras pour avoir soigné et frictionné un veau qui en était atteint dans différentes parties du corps.

Je pourrais encore énumérer diverses autres maladies graves qui se transmettent par contagion à l'homme par des animaux de différentes espèces, telles que le

farcin, la morve, le charbon, la pustule maligne, la rage, la trichine.

Ces prémices étant posées, il ne doit point paraître étonnant que le piétain ou surlangue puisse se communiquer de la vache à l'homme soit médiatement, soit immédiatement.

J'engage vivement Messieurs mes collègues qui habitent des contrées comptant de nombreuses pièces de bétail à cornes, à fixer particulièrement leur attention sur les cas analogues, qui devront nécessairement se présenter dans les temps où l'épizootie en question régnera avec le plus d'intensité, et à rédiger des observations détaillées, afin que la science puisse un jour prononcer que le piétain ou surlangue est une maladie contagieuse transmissible de l'espèce bovine à l'espèce humaine; alors ma thèse sera confirmée dans toute sa plénitude et la pathologie aura le triste avantage d'être enrichie d'une nouvelle maladie qui, sous le nom de *Piétain ou surlangue chez l'homme*, figurera dans le cadre déjà trop étendu des affections morbides qui affligent l'humanité.

Depuis la lecture de ce petit travail, faite à Fribourg, le 20 août dernier, à la Section de médecine de la Société helvétique des Sciences naturelles, divers articles ont paru à ce sujet dans les journaux français de médecine.

Ils rapportent une communication faite à l'Académie de médecine de Paris, dans sa séance du 1^{er} octobre dernier, par M. Bouley, directeur de l'école d'Alfort, à son retour d'un voyage scientifique en Allemagne, communication de laquelle il résulte que la fièvre aphteuse, soit surlangue ou piétain ou cocotte (ainsi appelée vulgairement en France), est une maladie essentiellement contagieuse, que non-seulement elle se transmet à différentes espèces d'animaux, mais encore à l'espèce humaine. Des vétérinaires de Berlin se la sont inoculée volontairement et expérimentalement.

C'est donc un fait acquis à la science que cette maladie est transmissible des animaux à l'homme, et ma thèse se trouve de plus en plus confirmée.

J'estime qu'il m'est permis de réclamer un droit de priorité dans cette question, d'autant plus qu'il y a déjà deux ans j'ai fait part, verbalement il est vrai, de mes propres observations sur cette maladie à la Société médicale du canton de Fribourg.
